

NOTRE PARCOURS DANS L'ŒUVRE DE LAURENT GAUDÉ

Laurent Gaudé, un écrivain porteur d'histoires dans l'Histoire ?

Nous avons découvert l'écrivain Laurent Gaudé alors que nous travaillions sur la mémoire de la Grande Guerre en Histoire et en Français.

Après avoir lu des poèmes de Guillaume Apollinaire et regardé des photos de Jacques Moreau, témoins oculaires, nos professeurs nous ont fait découvrir des écrivains contemporains qui continuent d'explorer cette mémoire en s'immergeant dans l'époque pour inventer des fictions qui nous font suivre les trajectoires de personnages qui révèlent la brutalité et le choc qu'a été cette première guerre moderne du XXème siècle.

Nous avons achevé ce parcours avec une sortie sur le Circuit du souvenir, qui propose dans la région d'Albert, une découverte de champs de bataille, de cimetières et de mémoriaux liés à la Bataille de la Somme de 1916.

A cette occasion, nous avons fait entendre des extraits de récits et de poésie de Guillaume Apollinaire, Laurent Gaudé et Roland Dorgelès, à la mémoire des soldats tombés lors de cette Grande Guerre.

Notre découverte de *Nous, l'Europe, banquet des peuples*, a résonné dans ce contexte.

La classe de 3ème E du Collège Arthur Rimbaud ...

Adam, Luqman, Asma, Radouan ; Marius, Souhaïla, Sarah, Nadir, Kaoutar, Nacéra, Zina, Killian, Idmaël, Juliette, Kenza, Sara, Sirine, Luna, Morgane, Mohamed, théo, Nino, Sévim

... accompagnée de leurs professeurs

Gaëlle Brodhag (Lettres), Mathieu Lavallée (Histoire-géographie), Laurence Silva (SVT)



NOTRE MEMORIAL POETIQUE ET LITTÉRAIRE
Extraits de textes dits et lus
pendant le circuit du souvenir



Des lieux emblématiques de la Bataille de la Somme

La Mine de la Boisselle



Cimetière allemand de Fricourt



**Le Site de Longueval
la bataille du bois Delville**



Le Mémorial de Thiepval



Le Site de Beaumont-Hamel



Extraits de poèmes, choisis et dits par les élèves de la classe,
Guillaume Apollinaire, témoin de la Grande Guerre (poèmes écrits entre 1915 et 1916)

Et tandis que la guerre
Ensanglante la terre
Je hausse les odeurs
Près des couleurs-saveurs

La trompette sonne et résonne
Sonne l'extinction des feux
Mon pauvre cœur je te le donne

La nuit s'écoule doucement
Je vais enfin dormir tranquille
Tes yeux qui veillent ton amant
Sont-ce pas ma belle indocile
Nos étoiles au firmament

Je suis la blanche tranchée au corps creux et blanc
J'habite toute la terre dévastée

Le ciel est d'un bleu profond
Et mon regard s'y noie et fond
Un invisible obus miaule
J'écris assis au pied d'un saule

C'est une nuit d'orage
Le tonnerre fait rage
La mitrailleuse aussi
Mais je suis bien ici
Je pense à vous ma fée
de raisons noirs coiffée

Les atroces lueurs des tirs
Ajoutent leur clarté soudaine
A tes beaux yeux ô Madeleine

Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit
Elles montent sur leur propre cime et penchent
pour regarder
Ce sont des dames qui dansent avec leurs regards pour
yeux bras et cœurs

Vers un village de l'arrière
S'en allaient quatre bombardiers
Ils étaient couverts de poussière
Depuis la tête jusqu'aux pieds

Jeune homme
De vingt ans
Qui a vu des choses si affreuses
Que pense-tu des hommes de ton enfance

Ce texte a été lu au Cimetière Allemand de Fricourt



Plantez des croix sur ces champs immenses.
Plus,
Toujours plus.
Plantez des croix,
Posez des plaques,
Érigez des statues :
Morts pour la France au champ d'honneur, gloire
de la patrie et tout cela ...
Plantez,
Plantez,
Il en faudra beaucoup
Car elle va être mondiale, celle qui vient ...
On va venir de loin pour mourir jusqu'ici.
Polissez des cercueils,
Creusez des fosses,
Il en faudra plus que ce que vous pouvez imaginer.
Côte à côte,
Coude à coude.
Gravez sur le marbre des noms,
Encore des noms,
Des listes infinies de noms.
Il en faudra des statues,
Des monuments,
Des minutes de silence,
Pour rendre hommage à ceux qu'on a sacrifiés.
Il en faudra des pelletées
Pour enterrer tous les corps que le siècle va manger.

Ce texte a été lu au Mémorial de Longueval



L'Europe devient une terre ouverte,
Avec ses tranchées,
Ses cratères,
Ses villes en ruine.
L'Europe devient une terre de soldats inconnus,
Dont on ne retrouve que des bouts,
Ou rien du tout.
On sait juste qu'ils étaient là, au cœur du feu,
Dans l'enfer
Et qu'ils ne sont plus.
John Kipling, le fils de Rudyard, est tué à Loos-en-
Gohelle, lors de sa toute première montée au front.
« *You'll be a Man, my Son !...* »
Dix-huit ans à peine.
Il était myope, John,
Avait été réformé,
Mais il a supplié son père de l'aider
Et Rudyard a parlé à quelques amis.
Son fils a pu s'engager et il est venu mourir sur une
terre qui ne l'a même pas rendu.
Lui et tant d'autres,
Qui n'avaient pas de pères célèbres,
Qui avaient les pieds plats,
Ou zozotaient,
Ou n'étaient jamais sortis de leur village,
N'avaient jamais été coupés de leur famille,
Eux, tous,
De grands jeunes gens un peu fanfarons,
Un peu bêtes,
Encore vierges pour certains,
Eux tous,
Anglais,
Canadiens,
Venus mourir si vite.
De la chair à tranchée.
Ça fera des croix dans les cimetières militaires,
Plein de jolies croix alignées,
Des peuples de croix,
Et Kipling père va continuer de chercher sur les
terres de Loos.
Il le fera jusqu'à sa propre mort,
Organisant des fouilles pour retrouver les restes de
son fils.
Il est fou de douleur,
Et gratte la terre avec obstination:
« Rendez-moi mon fils ... »
Il posera mille fois les mêmes questions,

Reviendra encore et toujours,
Vieux geste grec du désir de sépulture.
Kipling,
Vieillard égaré dans sa faute,
Mi-roi Lear,
Mi-Antigone
Ne supportant plus ce mot qui le torture,
« Inconnu »,
Car aucun n'était « inconnu ».
Ils avaient tous des noms,
Des familles.
Ils avaient des amis, des projets, de l'humour et des talents.
Ils écrivaient des lettres,
Jouaient aux cartes,
Comptaient les jours.
Inconnus, non.
Alors Kipling invente une formule :
"Known unto God"
Et cela peut-être l'apaise un peu
« Connu de Dieu »,
De Dieu seul mais de Dieu tout de même.
Il peut se dire cela, Rudyard : que Dieu au moins le voit, son fils,
Sait où il gît,
Peut le nommer et l'accueillir.
Il en a vu beaucoup, Dieu ...
Il a dû être ahuri de toutes ces longues colonnes de jeunes gens qui se sont présentés à lui,
Français, Allemands, Anglais, Irlandais, Canadiens, Sénégalais, Tunisiens, Marocains, Vietnamiens, Belges, Russes,
Il a dû être étourdi,
Tant de langues,
Tant de visages défoncés,
Et puis, un jour, Kipling se remet à pleurer,
Parce qu'il sent que « *Known unto God* » ne le console plus de rien.
Et avec lui, toutes les mères d'Europe pleurent
Mais ça ne fait aucun bruit
Car elles le font doucement,
La nuit,
En mordant l'oreiller
Ou chaque fois qu'elles passent devant le monument aux morts qu'ils viennent d'ériger sur la place, devant la mairie,
Et où le nom de leur enfant est gravé.
Cela les fait sursauter,
Ce nom,
Chéri, embrassé, prié tant de fois,
Ce nom
Gravé dans la mort.
Elles pleurent, et crachent, les mères,
Parce qu'elles ont envie d'être mauvaises,
Et elles ont raison.
Elles ne dormiront plus,
Elles ne riront plus,
Elles seront comme des millions d'autres mères d'Europe,
Amputées,
S'interrogeant sur ce qui a bien pu mener à une telle bâfrerie,
Ne se souvenant plus guère de la joie d'avant,
Et se demandant à soi-même,
Les nuits où la douleur est trop forte,
Si l'on peut porter le deuil de son propre suicide.

Un extrait de *Je finirai à terre*, Laurent Gaudé (2008)

Ce texte a été lu au Mémorial de Beaumont-Hamel



Et puis, soudain, le premier obus explosa. [...] Les premiers coups furent suivis d'autres. La terre par endroits éclatait en mottes noires. Cela dégagait une fumée sale qui courait longtemps le long des champs. La terre sûrement reconnut la guerre : les hommes qui tombent, les trous que l'on fait en son sein, tombeaux et explosions, elle avait déjà été tant de fois objet de combat. Elle avait déjà tant de fois senti des incendies courir sur elle, des projectiles s'enfoncer en elle. Elle avait déjà été tant de fois martelée par le bruit sourd de bataillons qui marchent au pas lent de la mort. Elle connaissait tout cela : le tambour et l'éclair. Elle savait qu'il n'y avait qu'à attendre. Attendre que les hommes s'épuisent, battent en retraite et capitulent. Cela n'avait jamais empêché les corbeaux de croasser. Mais cette fois, c'était différent. Lorsque les premières fumées se furent dissipées, elle se rendit compte que jamais auparavant les coups qu'on lui avait portés n'avaient été aussi durs, que jamais ils ne lui avaient creusé dans la peau d'aussi profonds cratères. Cette fois, les hommes marchaient sur elle avec une pesanteur nouvelle. Ils étaient plus nombreux. Ils faisaient plus mal. Le temps passait et ils ne faiblissaient d'aucune fatigue. C'est alors que la peur vint et elle ne cessa de croître.

De la colline du Prieur à la plaine du Meunier, chaque bosquet, chaque motte de terre fut pris et repris, plusieurs fois par jour. Puis, lassés de ces assauts qui étaient toujours suivis de replis, les hommes arrêterent, s'installèrent et creusèrent. Les tirs d'obus, alors, se multiplièrent.

Elle espéra un temps qu'il ne s'agissait que de la nourrir. Comme tant de fois auparavant. Elle n'avait jamais dédaigné les corps qu'on enfouissait en elle. Elle les accueillait, les entourait de sa chaleur d'humus et ils se défaisaient doucement. Mais cette fois les corps abondaient et elle comprit qu'il ne s'agissait plus de cela, que si l'on continuait à enfoncer en elle des morts, c'était juste pour dégager de la place et laisser aux vivants l'espace de lutter.

Trop de corps à avaler. Par bouchées successives. Pas même le temps de déglutir. Les hommes bourraient le sol de cadavres encombrants et, comme il y avait de moins en moins de place et de moins en moins de temps, ils creusaient de grandes tombes à ciel ouvert et y jetaient de la chaux, pensant que cela aiderait la terre à les assimiler. Mais la chaux était pour elle une poudre blanche qui lui brûlait la langue et la faisait cracher. Elle était comme un animal glouton que l'on gave de force tout en lui battant les flancs. Ils l'ouvraient à mille endroits, la retournaient, la saignaient. Ils la forçaient à manger et frappaient sur son ventre bombé. Elle n'avait plus faim. Mais elle devait continuer. D'une main ils la nourrissaient, de l'autre ils la meurtrissaient.

[...] La guerre avait tout avalé. C'était comme de tendre un miroir à un malade qui ne parvient pas à se reconnaître : tout ce qu'il cherche a disparu, ses cheveux sont tombés, il a la gale et le regard rouillé. C'est ainsi qu'elle se vit. Plus de forêt. Quelques arbres calcinés. Certaines collines avaient été mangées par les coups de dents successifs des mortiers. Des amas de terre, çà et là, avaient poussé. Le relief avait changé. Le sol, partout, était accidenté. Ils l'avaient suturé de fils barbelés. De partout s'échappaient des fumées, comme de la peau d'un grand brûlé. Elle ne se reconnut pas. Elle resta longuement à se contempler. Une douleur immense lui courut sous la peau. Elle cria de toute sa force, oubliant qu'elle n'avait pas de voix, et le vent, ce jour-là, eut l'acidité des appels désespérés.

Un extrait de *Les Croix de Bois*, Roland Dorgelès (1919)

Ce texte a été lu au Mémorial de Thiepval



Et c'est fini ...

Voici la feuille blanche sur la table, et la lampe tranquille, et les livres ... Aurait-on jamais cru les revoir, lorsqu'on était là-bas, si loin de sa maison perdue ? [...]

La vie va reprendre son cours heureux. Les souvenirs atroces qui nous tourmentent s'apaiseront, on oubliera, et le temps viendra peut-être où, confondant la guerre et notre jeunesse passée, nous aurons un soupir de regret en pensant à ces années-là. [...]

C'est vrai, on oubliera. Oh ! je sais bien, c'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner : c'est humain... Oui, il y aura du bonheur, il y aura de la joie sans vous, car, tout pareil aux étangs transparents dont l'eau limpide dort sur un lit de bourbe, le cœur de l'homme filtre les souvenirs et ne garde que ceux des beaux jours. La douleur, les haines, les regrets éternels, tout cela est trop lourd, tout cela tombe au fond...

On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le cœur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois.

Non, votre martyr n'est pas fini, mes camarades, et le fer vous blessera encore, quand la bêche du paysan fouillera votre tombe.

Les maisons renaîtront sous leurs toits rouges, les ruines redeviendront des villes et les tranchées des champs, les soldats victorieux et les rentreront chez eux. Mais Vous, ne rentrerez jamais.

Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. [...] Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées ?

Mes morts, mes pauvres morts, c'est maintenant que vous allez souffrir, sans croix pour vous garder, sans cœur où vous blottir. Je crois vous voir rôder, avec des gestes qui tâtonnent, et chercher dans la nuit éternelle tous ces vivants ingrats qui déjà vous oublient.

Certains soirs comme celui-ci, quand, las d'avoir écrit, je laisse tomber ma tête dans mes deux mains, je vous sens tous présents, mes camarades. Vous vous êtes tous levés de vos tombes précaires, vous m'entourez, et, dans une étrange confusion, je ne distingue plus ceux que j'ai connus là-bas de ceux que j'ai créés pour en faire les humbles héros d'un livre. Ceux-ci ont pris les souffrances des autres, comme pour les soulager, ils ont pris leur visage, leurs voix, et ils se ressemblent si bien, avec leurs douleurs mêlées, que mes souvenirs s'égarer et que parfois, je cherche dans mon cœur désolé, à reconnaître un camarade disparu, qu'une ombre toute semblable m'a caché.

Vous étiez si jeunes, si confiants, si forts, mes camarades : oh ! non, vous n'auriez pas dû mourir... Une telle joie était en vous qu'elle dominait les pires épreuves. Dans la boue des relèves, sous l'écrasant labeur des corvées, devant la mort même, je vous ai entendu rire : jamais pleurer. Était-ce votre âme, mes pauvres gars, que cette blague divine qui vous faisait plus forts ?

Pour raconter votre longue misère, j'ai voulu rire aussi, rire de votre rire. Tout seul, dans un rêve taciturne, j'ai remis sac au dos, et, sans compagnon de route, j'ai suivi en songe votre régiment de fantômes. Reconnaissez-vous nos villages, nos tranchées, les boyaux que nous avons creusés, les croix que nous avons plantées ? Reconnaissez-vous votre joie, mes camarades ?

Notre découverte de l'écriture de Laurent Gaudé

« J'aime les histoires de Laurent Gaudé pour leur caractère tragique qui me touche beaucoup. »
Mohamed

« J'aime le fait que Laurent Gaudé invente des histoires ancrées dans l'Histoire et le réel » Sirine

« J'aime cette écriture car quand on lit, on suit le rythme et cette écriture est unique en son genre, avec quelque chose de poétique, même dans les récits. » Luqman

« J'ai aimé les textes que nous avons lu car la forme poétique se retrouve partout. On a envie de les dire pour mettre le ton, exprimer la vitesse. On est dans le texte. » Sarah E.

« J'aime cette écriture car c'est comme de la poésie. » Nadir

« J'aime cette écriture. C'est la première fois que je lis des textes comme cela. L'écriture mêle réel et irréel. » Asma

« J'aime le rythme de cette écriture » Adam

« Ce que j'aime dans l'écriture de Laurent Gaudé, c'est que quand on lit ses textes, on visualise automatiquement la scène. C'est comme si on se faisait un film dans la tête » Sara

« Cette écriture transmet des émotions » Sévim

« Je suis touché par cette écriture qui dégage beaucoup d'émotion » Nacéra

« Les textes de Laurent Gaudé me plaisent car je peux m'immerger dans l'Histoire en suivant des personnages, avec des détails » Luna

« Cette écriture me touche par sa force et sa puissance. Ce qui est dit me frappe directement. » Marius

« J'aime les histoires de Laurent Gaudé car l'écriture transmet bien le tragique » Zina

« J'aime cette façon d'écrire car elle me fait ressentir des émotions. » Kenza

« Le lecteur ajuste sa lecture au rythme. J'aime cela. » Kaoutar

« Tout me plaît dans cette écriture. La construction et le rythme. » Théo

Retour sur notre expérience de lecture de la nouvelle *Je finirai à terre*

« J'ai aimé cette histoire car il y a énormément de suspens. Mon moment préféré c'est quand les villageois découvrent le golem. » Mohamed

« Quand je lisais la nouvelle, des images se construisaient en même temps que je lisais. Maintenant quand je pense à cette histoire, ce sont les images que je me suis construites qui me reviennent. La façon dont la nouvelle a été écrite m'a emporté. Merci ! » Nino

« J'ai aimé le fait que la nouvelle commence dans le réel de la Grande Guerre puis s'ouvre au fantastique, avec la personnification de la terre abîmée » Sirine

« J'ai aimé que l'écrivain montre que la terre est vivante, bouge et éprouve des émotions. La construction en boucle m'a plu. » Luqman

« Il y a des émotions fortes : on ressent les douleurs de la terre. J'aime énormément ce texte. » Sarah E.

« J'aime l'imagination de l'écrivain dans cette nouvelle. » Nadir

« J'aime le mélange entre réel et imaginaire. » Asma

« J'ai aimé l'intensité des dialogues dans la nouvelle » Adam

« Un mélange de réel et de fantastique qui m'a plu » Radouan, Souhaïla

« J'ai aimé le passage de la boîte qui bouge à l'étage de la ferme » Killian

« J'ai aimé l'histoire avec le golem » Morgane

« La nouvelle a une dimension universelle car elle nous alerte sur la destruction de la terre par l'homme qui finit par rendre les coups. » Ismaël

« J'ai aimé cette histoire car elle se situe pendant la Grande Guerre. J'ai aimé le récit dans le récit avec le changement de narrateur. » Marius

« J'ai aimé entendre la nouvelle lue par l'auteur. Sa voix m'a emportée » Zina

« On peut ressentir l'inquiétude et la peur en lisant cette nouvelle. » Kenza

« J'aime comme le récit devient progressivement fantastique. » Kaoutar

« J'ai beaucoup aimé tous les aspects de la construction de la nouvelle. » Théo

Des passages qui nous ont marqués dans *Nous, l'Europe, banquet des peuples*

Quel âge avons-nous vraiment ?
Parfois vieillards,
Parfois jeunesse élancée,
Nous sommes les héritiers de tant d'années accumulées.
Longue fossilisation de langues, de cultures,
Dépôts successifs de tant de passés qui se sont
 mélangés, enrichis, superposés,
Des strates de guerres,
De commerce,
D'échanges
De conquêtes.
Nous sommes fils et filles de la sédimentation des
 siècles. [...]
Nous sommes traversés d'un long fleuve d'Histoire
 qui nous donne l'épaisseur du temps.

Depuis quelque temps, il y a des banquets en
 Europe,
Et nous sommes nés de leur murmure,
De la passion glissée dans ces mots dits tout bas
 mais qui aspirent à être clamés tout haut.
1848 est notre date de naissance,
Et cela fait de nous des enfants barricades,
Nés dans un fouillis d'armoires, de charrettes, de
 tonneaux, de palissades et de fusils ...

Le romantisme a conquis l'Europe,
Et il porte en lui l'énergie de la rébellion : Jeunesse ! Jeunesse !

L'Europe se dessine et se cherche,
Interroge son propre désir,
Secoue la royauté,
La reprend,
Puis l'abandonne à nouveau.

Et les choses s'emballent.
Vapeur, sueur,
Ça chauffe!
Vapeur, sueur,
Plus vite!
L'Europe a les ongles noirs et les joues rouges. [...]
Nous sommes nés de cela.
Enfants de l'industrialisation
Et du règne des machines,
Nous sommes nés de cela. [...]
Ce que nous avons mangé a fait de nous ce que nous sommes
Et pendant des siècles, nous avons mangé le monde.

Alors Madagascar saigne.

Cela commence avec le tocsin, dans les villages,
Pour annoncer la mobilisation générale
Et c'est glaçant,
Parce que c'est un tout petit bruit fragile
Mais on sent qu'il porte en lui tant de sang ...